certain point, celui de désaccords profonds portant sur le voile, ou encore le travail féminin ou le rôle politique des femmes. Elle vaut aussi, ajoute l'auteur, pour autant que le rapport des forces ne se modifie pas en faveur des islamistes.

Aline TAUZIN
(CNRS, Amiens)

Bernard LEWIS, *Islam and the West.* Oxford University Press, New York, Oxford, 1993. 217 p.

Sur la jaquette élégante de ce petit ouvrage cartonné, figure une œuvre conservée à Madrid, représentant un émir arabe et un chevalier franc qui s'affrontent aux échecs sous une luxueuse tente-pavillon arabe. Leurs deux lances sont fichées en terre. Sous la main gauche de l'émir, une fiole de vin et un verre. Avant d'ouvrir le livre, le ton est donné, Bernard Lewis affronte avec sa plume acérée ceux qui voient dans l'orientalisme, tel qu'il est pratiqué en Occident, un avatar particulièrement vil et dangereux de l'impérialisme culturel de l'Europe et des États-Unis. Le champion de cette critique contre lequel l'historien britannique va lancer sa charge est évidemment Edward Saïd.

La longévité scientifique étonnante de Bernard Lewis, alors que tous ses contemporains célèbres ont disparu ou se sont tus, lui donne une place à part. La quatrième page de couverture, à propos d'un autre de ses ouvrages, *Race and Slavery in the Middle East*, cite quelques jugements particulièrement flatteurs :

...deceptively brief, delightfully easy to read..

...Bernard Lewis's reputation as the doyen of Middle Eastern Studies...

Mr. Lewis's knowledge of Islamic history....is so detailed...that it is enough for him to merely refer to a period or an instance to be able to envision the entire context...

Un des jugements cités va plus loin, liant cette connaissance du passé de l'Islam à la compréhension de ses problèmes actuels :

a matchless guide to the background of the Middle East conflict today.

Aux États-Unis comme en France, le discours scientifique sur l'histoire de l'Orient musulman n'est donc plus soumis à une simple évaluation épistémologique, il est devenu un enjeu politique.

Comme à l'accoutumée, Bernard Lewis écrit à la perfection et manie avec une rare intelligence une érudition prodigieuse. Pour atteindre son but, déligitimer toute critique sur l'impartialité de la recherche occidentale sur le monde arabe, il a rassemblé dans ce livre des monographies qu'il avait préparées à des occasions variées mais qui portent sur un même thème, la rencontre Orient / Occident. Chacun des onze chapitres peut donc se lire de façon indépendante. Quant au chapitre IX, *The Shi'a in Islamic History*, p. 155-165, il n'aborde qu'en introduction le problème des contacts et sa place dans ce livre ne se justifie guère.

BCAI 12 (1996) B. Lewis: Islam and the West, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'auteur considère l'Occident comme globalement chrétien, l'Orient comme globalement musulman et le judaïsme comme fonds commun aux deux cultures religieuses. Cet ensemble de trois religions est relativement homogène et s'oppose, par son monothéisme et son universalité affirmés, à toutes les autres cultures religieuses se trouvant sur la terre et notamment en Asie, toutes marquées de localisme. Même si autrefois le bouddhisme tenta volontairement de convertir l'Asie orientale, l'originalité du christianisme et de l'islam réside dans le sentiment très fort d'une mission qu'ils auraient reçue de Dieu, leur enjoignant de faire adhérer l'ensemble de l'humanité à leur foi respective et cela les place dans une opposition permanente depuis quatorze siècles.

L'intolérance fondamentale est de rigueur mais sa manifestation est complexe, ne respectant aucune symétrie. Chacune des trois religions se croit la dernière. Les juifs donc ne peuvent en aucun cas légitimer ni le christianisme ni l'islam, alors que les chrétiens tolèrent le judaïsme, valable en son temps, puis dépassé après l'Incarnation, marquant la fin des temps prophétiques. Logiquement, ils refusent d'accorder une quelconque valeur à l'islam, survenu six siècles après ce rideau final. Pour les musulmans, la tolérance à l'égard des juifs et des chrétiens, adeptes de religions véridiques mais amputées, fossilisées et condamnées à terme, fait partie de leur foi. À l'inverse, ils ne peuvent tolérer aucune conversion d'un musulman vers ces révélations dépassées depuis que Muḥammad reçut le Coran, ni vers aucune des hérésies musulmanes ou des fausses religions, apparues après celui qui scella définitivement la prophétie.

L'auteur retrace en une trentaine de pages l'histoire des affrontements militaires entre l'Occident et le monde musulman. Il compare rapidement la notion de *ǧihād* à celle de croisade et avance, sans preuve réelle, que pour les musulmans, ignorant leur motivation religieuse, les Francs ne furent que des envahisseurs parmi d'autres, Turcs, Géorgiens, Mongols, qui profitèrent de la division politique de l'Orient arabe pour y tenter leur chance. Il s'intéresse naturellement davantage aux attaques ottomanes contre l'Europe orientale. Il établit un parallèle entre les deux sièges ottomans de Vienne, celui de 1529 marque le début d'une période de menace extrême pour le cœur de l'Europe centrale, alors que celui de 1683 n'est que le dernier soubresaut d'un grand empire désormais frappé d'impuissance. À partir du XVIIIe siècle, la diplomatie européenne eut encore à affronter un problème ottoman, non plus celui de la puissance menaçante de l'empire mais celui de sa faiblesse et des ambitions concurrentes qu'elle excitait.

La réussite de l'Europe face aux menaces musulmanes s'est toujours fondée sur une meilleure connaissance de l'adversaire : labeur médiéval des moines qui apprirent l'arabe et analysèrent l'enseignement coranique pour construire une défense du dogme chrétien; travail scientifique des hommes d'État, des savants et des généraux à partir de la Renaissance, désirant connaître ce monde voisin et étranger, traduisant ouvrages arabes et turcs, rédigeant des histoires des princes musulmans, cartographiant les ports ennemis, etc... En face, aucun effort analogue pour une connaissance objective et efficace de l'Europe ne peut se déceler avant le XIXe siècle. B. Lewis oublie de prendre en compte certains ouvrages arabes médiévaux, écrits de géographes ou de voyageurs.

BCAI 12 (1996) B. Lewis: Islam and the West, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les Turcs ottomans étaient avides d'objets fabriqués en Occident, armes, étoffes, meubles, mais ne pouvaient vouloir explorer en profondeur l'esprit d'une civilisation qu'ils pensaient inéluctablement liée au destin d'une religion qu'ils méprisaient et pensaient condamnée à terme. Ils laissaient à leurs sujets juifs et chrétiens le soin d'apprendre les langues étrangères et la tâche de commercer avec l'Europe. La conséquence en fut que ceux-ci monopolisèrent les fonctions économiques importantes; ainsi à Istanbul en 1912, sur les quarante banquiers et les trente-quatre agents de change inscrits dans la place, aucun n'était un Turc musulman. Face à la puissance victorieuse de l'Occident, conquêtes territoriales ou mainmise sur les circuits de production et d'échanges, le monde musulman s'est trouvé, à partir du XIXe siècle, relégué en position de vaincu et d'humilié. Or, l'islam avait promis aux fidèles l'accession à un empire universel.

Dans le chapitre II, B. Lewis décrit le statut accordé aux non musulmans vivant en terre d'islam, les dhimmis, puis aborde un sujet plus original, les obligations du musulman vivant en terre non musulmane. À l'origine, seule la mission d'aller racheter des musulmans prisonniers pouvait justifier le déplacement en terre hostile. Assez rapidement, d'autres motifs, notamment commerciaux, ont justifié le voyage, mais un certain malaise fut toujours perceptible pour accorder la pratique d'un rituel religieux avec un environnement ne légitimant pas celui-ci. Quand des terres musulmanes étaient tombées entre les mains d'envahisseurs chrétiens, que devaient faire les musulmans? Le cas se posa avec l'Andalus au Moyen Âge, avec les Balkans et le Caucase au XIXe siècle, provoquant l'exode ou ramenant la condition des habitants musulmans à celle de sujets français en Algérie. Devaient-ils demeurer sur place sous la menace de persécutions, ou ce qui était le plus grave, en cas de mansuétude, au risque d'accepter le nouveau régime, de s'y adapter, avec en perspective lointaine, un danger pire encore, celui de s'assimiler et de se convertir? Par ailleurs, la morale occidentale condamne comme négatrice de liberté la protection morale de la femme par ses parents mâles, qualifie de népotisme archaïque la pratique jugée impérative d'une solidarité familiale. Le fondement même de l'éthique personnelle, du système de valeurs enseigné au musulman dès le plus jeune âge, est bouleversé quand il vit dans un environnement chrétien et brise ainsi les assises de sa personnalité, l'exposant à la folie.

Dans le chapitre III, consacré aux traductions, B. Lewis situe les langues dans des groupes culturels homogènes : arabe, hébreu, turc, persan relèvent d'une civilisation médiévale unique; il en est de même pour l'anglais, le français, l'allemand, l'italien. Il est aisé de transcrire un texte à l'intérieur d'un des deux groupes, beaucoup plus hasardeux de le faire passer d'une langue d'un groupe à une langue d'un autre groupe. Les dictionnaires sont notamment difficiles à utiliser car, pour un mot, ils donnent en vrac toutes les traductions possibles sans préciser le contexte linguistique ou chronologique. Ainsi, selon les époques, le statut de dignité du *malik* a été au-dessous ou au-dessus de celui du *sulṭān*. De même, les Occidentaux, en traduisant aux XIXe et XXe siècles des textes arabes médiévaux, ont introduit les notions de droit et de sciences politiques en usage à leur époque, totalement anachroniques.

Dans les chapitres IV et V, B. Lewis traite de l'obsession ottomane, submergeant presque toute autre représentation de l'islam, dans laquelle vécut l'Europe des temps modernes et de

BCAI 12 (1996) B. Lewis: Islam and the West, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'image du prophète Muḥammad chez le grand historien britannique Gibbon qui, inspiré par des écrits français contemporains, tenta à la fin du XVIIIe siècle, pour la première fois, d'intégrer l'apparition de l'islam dans une vision rationnelle de l'histoire de l'humanité.

Le chapitre VI est avant tout consacré à la réfutation de l'ouvrage bien connu d'Edward Saïd. B. Lewis met en évidence l'absence de fondement de la critique de l'orientalisme français et anglais, effectuée par une personne dont l'ignorance du sujet qu'elle prétend traiter est évidente et dont la partialité en faveur de l'orientalisme allemand est tout aussi manifeste. Reprenant l'analyse de l'écrivain égyptien contemporain, Fu'ād Zakariyyā, B. Lewis distingue une critique de l'orientalisme par les intégristes musulmans qui, en général, ne connaissent pas les langues européennes et parlent par ouï-dire des œuvres scientifiques qu'ils attaquent avant tout comme vecteur d'une culture chrétienne, juive ou laïque, illégitime pour traiter de l'islam. Il situe ailleurs les attaques portées par des écrivains arabes, souvent des chrétiens occidentalisés, contre un orientalisme dont ils ont pu lire quelques œuvres et qui aurait pour finalité de masquer la grandeur de la civilisation arabe médiévale et la richesse de son apport à la culture mondiale.

Le chapitre VII reprend partiellement le problème de l'étude de l'Orient par l'Occident. Celle-ci est à la fois condamnée comme coûteuse et dépourvue d'utilité et d'intérêt par les universitaires européens spécialisés dans l'étude de la civilisation occidentale, et par les Orientaux comme une atteinte à leur image et à leur identité dont ils sont seuls propriétaires. B. Lewis réfute un peu légèrement la thèse qu'il avait pourtant esquissée au premier chapitre et selon laquelle il y aurait un intérêt stratégique à mieux connaître un monde étranger qu'on voudrait dominer. Il ne traite que d'une conquête militaire, or il sait très bien que celle-ci fut précédée par une lente et longue prise en mains des leviers de commande financiers et fiscaux. Par ailleurs, en se cantonnant à des exemples choisis avant le milieu du XXe siècle, il évacue subrepticement l'accusation, sans doute fondée, de la mainmise récente par des réseaux de savants favorables aux thèses israéliennes sur le discours scientifique occidental, soit public et médiatisé, soit écrit et soigneusement archivé dans toutes les bibliothèques universitaires, traitant du monde arabe. Opposés à une reconnaissance de la légitimité des revendications formulées par les Palestiniens sur leur(s) terre(s), ils mettent en évidence tous les arguments favorables à leur thèse — non-attachement des Arabes à leur patrie, nature totalitaire de l'idéologie musulmane, non-respect des minorités, violence politique incapable à jamais de s'adapter à la démocratie — et dissimulent les autres. Il faut dire que le niveau déplorable des écrits d'Edward Saïd facilite la tâche de B. Lewis sur ce point.

Le chapitre VIII, *The Return of Islam*, montre la difficulté de faire la part d'une résistance s'appuyant sur un nationalisme lié à un État ou un pays et de celle relevant d'un sentiment religieux musulman transnational. Il analyse quelques positions avancées puis abandonnées par le *Ba'ṯ* en Syrie, dans les années 1970-1980 et l'action avortée de Bourguiba face au ramaḍān en Tunisie. Dans ce chapitre, comme dans le chapitre XI, B. Lewis sous-estime, volontairement ou non, les avancées rapides de la tolérance en Syrie, en Iraq, en Tunisie, au Maroc. Il semble ignorer le climat très impartial, respectant la méthode scientifique occidentale, dans lequel est enseignée l'histoire du monde musulman ou de la colonisation française, à l'université en Tunisie.

BCAI 12 (1996) B. Lewis: Islam and the West, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le chapitre x contient une analyse très superficielle du mot et du concept de *waṭan* qui entraîne B. Lewis sur une pente dangereuse, l'amenant à relativiser l'attachement des Arabes à leur terre natale et à l'opposer au fort patriotisme terrien des Européens. Traiter sommairement et globalement ce sujet, sans prendre en considération les attitudes différentes des tribus bédouines de la steppe, des Syriens, des Libanais, des Palestiniens s'identifiant dans leurs villes et leurs campagnes, des Égyptiens, dont l'horizon se borne souvent à la vallée du Nil et des autres peuples arabes, constitue à mes yeux une approche tout aussi réductrice et politiquement prédéterminée que celle d'Edward Saïd.

Dans le chapitre xi, B. Lewis reprend une grande partie de ce qu'il avait présenté dans le premier chapitre. Il précise certains points, décrivant la coexistence de religions différentes dans l'État musulman. Un statut supérieur, liberté et reconnaissance étatique, est réservé aux communautés adultes, pratiquant l'islam; les communautés chrétiennes ou juives, tolérées mais considérées comme mineures et protégées, ne jouissent que d'une autonomie interne. Les persécutions pratiquées actuellement dans des pays islamiques contre les non-musulmans, persécutions qui ne sont pas condamnées officiellement par les musulmans, ne relèvent pas pour lui de la loi islamique mais d'une méconnaissance générale des droits de l'homme dans des États de fait, où les musulmans ne sont pas plus à l'abri de persécutions injustifiées que les autres. Il rappelle à cette occasion l'institutionnalisation de la persécution contre les hérétiques, contre les juifs ou contre les musulmans, que les Églises d'Orient comme d'Occident ont à plusieurs fois légitimées ou refusé de condamner.

B. Lewis oppose la tolérance limitée accordée aux dhimmis au *secularism* anglo-saxon, ou au « laïcisme » (il vaudrait mieux dire « laïcité ») français qui reconnaît à chacun, chrétiens, juifs, musulmans, athées ou autres, les mêmes droits à condition qu'il n'empiète pas sur la liberté d'autrui. Pour lui, le seul exemple de laïcisation d'un État musulman est celui que tenta d'imposer, en Turquie, Mustafa Kemal Ataturk. Il méconnaît les efforts récents au Pakistan et au Bengale, comme en Tunisie et au Maroc, pour une plus grande équité religieuse.

Le premier reproche que l'on pourrait faire à cet ouvrage est de figer la position musulmane dans une approche culturelle médiévale, reconstruite d'après un choix de faits, soigneusement sélectionnés, approche qui se perpétuerait jusqu'à nos jours. Or, dans la réalité des faits, cette position est chaque jour davantage battue en brèche. Les violences islamistes en Algérie ou en Égypte, la réaction piétiste en Iran sont des aspects, sinistres mais très provisoires, d'un processus rapide et profond de modernisation de la société. Ce processus ne peut aboutir sans une remise en cause radicale du modèle idéologique et économique de l'Occident, modèle totalement inadapté aux pays de la périphérie. L'étape suivante sera celle de la construction d'un modèle nouveau à partir d'une analyse plus lucide de l'héritage musulman comme de la réalité actuelle.

Pourtant, la critique essentielle est tout autre : ni le problème de la rente pétrolière détournée au profit des grandes compagnies et des banques occidentales, ni celui de l'expulsion infondée juridiquement de la population palestinienne des terres qu'elle habitait et cultivait légitimement, ni celui de l'impulsion donnée à l'intégrisme musulman wahhābite ou autre par certains services secrets atlantiques pour maintenir en état de somnolence intellectuelle les

BCAI 12 (1996) B. Lewis: Islam and the West, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

élites et les décideurs des pays arabes les plus riches, ne sont traités sérieusement. De même, la surpopulation, l'accumulation urbaine, le chômage, facteurs aggravants de toute attitude de refus de l'autre en Orient comme en Occident, ne sont guère évoqués.

Bernard Lewis dans ce livre, pourtant destiné à renseigner ses contemporains sur l'Orient musulman, préfère enfermer celui-ci dans une tautologie culturelle, plutôt que de rechercher des éléments positifs laissant prévoir une marche possible vers l'autonomie de décision. Pour lui, le monde arabe islamique est pour longtemps encore le dhimmi intellectuel, politique et économique, dont l'Occident doit être un tuteur patient et intéressé.

Thierry BIANQUIS
(Université Lumière - Lyon 2)

BCAI 12 (1996) B. Lewis: Islam and the West, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

IV. HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Roshdi RASHED, *Géométrie et dioptrique au Xe siècle : Ibn Sahl, al-Qūhī et Ibn al-Haytham.* Les Belles Lettres, Paris, 1993 (Coll. « Sciences et philosophie arabes, textes et études »). CLIV + 315 + 230 + VII p.

Ce travail s'inscrit dans le cadre de la recherche que mène depuis longtemps R. Rashed sur le rapport et le passage entre les différentes disciplines dans le champ des sciences exactes arabes, avec fécondation réciproque des unes par les autres. Cet ouvrage porte sur le lien entre l'optique et la géométrie, en particulier la géométrie des coniques, puis celle des projections, ce qui ouvre un nouveau domaine en histoire des mathématiques. Il devra ainsi faire partie de la bibliothèque de tout historien des mathématiques et de l'optique. Un recueil d'articles du même auteur, paru précédemment, éclaire cette recherche en en montrant la continuité : R. Rashed, *Optique et mathématiques. Recherches sur l'histoire de la pensée scientifique en arabe*, Aldershot, Ashgate Publishing, 1992, XII + 340 p. (Variorum Reprints, CS 388).

Les textes arabes, édités, traduits et commentés ici pour la première fois sont les suivants :

— Ibn Sahl (Xe s.) : « Sur les instruments ardents », puis « Preuve que la sphère céleste n'est pas d'une transparence extrême », puis « Des trois propriétés des sections coniques », puis « Commentaire du " traité sur l'art de l'astrolabe " d'Abū Sahl al-Qūhī ».

— Ibn al-Hayṯam (XIe s.) : « Le septième livre de *l'Optique* : le dioptre sphérique », puis « Le septième livre de *l'Optique* : la lentille sphérique », puis « Traité sur la sphère ardente », puis ce même dernier traité dans la rédaction de Kamāl al-Dīn al-Fārisī (XIVe s.).

— Un auteur anonyme : « Livre sur la synthèse des problèmes analysés par Ibn Sahl ».

— Ibn Sahl (Xe s.) : « Un problème de géométrie ».

— Al-Qūhī (Xe s.) : « Traité sur l'art de l'astrolabe par la démonstration ».

Il s'agit donc là de toute l'œuvre scientifique d'Ibn Sahl qui a été transmise jusqu'à notre époque, accompagnée des textes d'Ibn al-Hayṯam et d'al-Fārisī sur la dioptrique, et enfin du traité d'al-Qūhī qui avait été commenté par ce premier auteur. Ainsi tout est centré sur l'importance d'Ibn Sahl, ce mathématicien du Xe siècle dont la valeur scientifique est soulignée ici pour la première fois. Nous pouvons relever deux types de résultats entièrement nouveaux dégagés par cet ouvrage : l'un principalement dans le domaine de l'optique, et l'autre dans celui de la géométrie, les deux étant en partie liés.

C'est au cours de ses recherches sur « optique et géométrie » chez Ibn al-Hayṯam que R. Rashed a été conduit à rechercher quelles étaient ses sources immédiates, car il lui paraissait impossible, par exemple, de passer directement de l'étude de la réfraction dans l'*Optique* de Ptolémée (IIe s.) à celle d'Ibn al-Hayṯam. Il a ainsi découvert le traité intitulé « Sur les instruments ardents », œuvre connue par Ibn al-Hayṯam. Dans ce traité, se trouvent successivement

© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net